

Maurice Genevoix
Rrouû



la petite vermillon

la petite vermillon

Rroû

Maurice Genevoix

RROÛ

Roman

Préface d'Anne Wiazemsky



La Table Ronde

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

Première publication : Flammarion, 1964.

© Éditions de La Table Ronde, Paris, 2010, pour la présente édition.

ISBN 978-2-7103-3172-8.

www.editionslatableronde.fr

Préface

Carole, Daniel et moi avons décidé de passer le dimanche à la campagne, dans une maison amie : leurs propriétaires sont en voyage, ils nous ont laissé une clef. Il fait doux, c'est une des dernières belles journées d'automne, les bois autour nous invitent à la promenade.

Nous marchons en silence, attentifs aux craquements des feuilles mortes sous nos pieds, au fouillis des fougères de chaque côté du chemin, à la vague odeur de pourriture qui se dégage de cette nature déjà presque endormie.

Mais soudain, les fougères frémissent. Quelque chose bouge, se déplace en même temps que nous, à notre rythme. « On nous suit », dit Carole. « Un renard ? » propose Daniel.

Ce qui ressemble à un jeu se poursuit un moment. Nous avons beau scruter les fougères, nous ne distinguons rien. Mais quelqu'un est avec nous. Quelqu'un de très malin et qui s'amuse.

Un bond gracieux et puissant et il est là, planté au milieu du chemin. C'est un jeune chat, noir et gris, haut sur pattes, qui émet de petits cris comme pour nous souhaiter la bienvenue. Il accepte nos caresses, se frotte à nos jambes, ronronne avec enthousiasme. Puis il part comme une flèche, revient, saute à gauche, à droite, se cache, réappa-

raît : il nous invite à le suivre, à s'amuser avec lui, à profiter encore et encore de sa merveilleuse présence et de ce qui semble bien être sa forêt.

Quand nous regagnons la maison, tout naturellement, il nous suit. Nous ouvrons les volets et allumons du feu pour réchauffer un peu le salon abandonné. Le chat visite chaque pièce et miaule quand il se trouve devant une porte fermée. Il agit avec méthode, ne néglige aucun recoin. Souvent, il revient vers nous, se couche contre nos jambes, flattant l'un, flattant l'autre, avec une joie de vivre l'instant présent absolument irrésistible. C'est tout naturellement aussi qu'il partage le pique-nique préparé par Carole et, après, nos heures de lecture. D'abord installé sur mes genoux, il choisit ensuite de se blottir contre Daniel, couché sur le canapé, qui s'apprêtait à faire une sieste et y renonce. « Ce chat sans collier, sans tatouage, n'appartient à personne... Mais il est si affectueux, si charmeur... On dirait qu'il cherche à se faire adopter... » murmure-t-il. « On pourrait le ramener avec nous à Paris ? » rêve Carole. « Non. » Ma fermeté les fait tous deux sursauter.

Mes amis ignorent que j'ai lu, peu auparavant, Rroû, de Maurice Genevoix.

C'est un livre délicieux, rare, qui retrace en détail le destin riche et mouvementé d'un beau chat noir prénommé Rroû. On le voit enfant, puis adulte, qui découvre, à mesure que le temps passe, les différentes étapes de la vie, avec ses joies, ses

peurs, ses souffrances, les choix graves que tout être humain, un jour ou l'autre, doit faire pour conquérir sa dignité et sa liberté. C'est ce qu'il est convenu d'appeler un « roman d'apprentissage ». Mais la grande réussite de ce livre, c'est qu'il est raconté du point de vue du chat, de Rroû.

Maurice Genevoix est un remarquable observateur de la nature et des animaux, un amoureux aussi. Un chat, à ses yeux, est l'incarnation vivante de la beauté. Cela se sent quand il évoque le jeune Rroû, sa souplesse muette et dangereusement armée, sa grâce inquiétante. Maurice Genevoix regarde si bien son héros qu'il se transforme mystérieusement en chat, il est Rroû.

Je me souviens l'avoir eu comme voisin de table lors d'un banquet, à Bordeaux en 1965. Il s'agissait de fêter avec faste les quatre-vingts ans de François Mauriac. Un important cortège l'escortait depuis Paris : sa famille dont je faisais partie, des hommes politiques, des écrivains, l'Académie française. Maurice Genevoix en était le secrétaire perpétuel. Le protocole exigeait qu'on s'adresse à lui en citant son titre et cela me faisait bêtement rire. Si j'avais su alors que je déjeunais à côté d'un chat, j'aurais été autrement plus émue et plus respectueuse...

Mes deux amis parlent toujours d'adopter ce chat inconnu qui dort maintenant comme épuisé par un excès de bonheur. Alors je me décide à leur parler du livre et de ce que j'y ai appris.

Le chaton Rroû grandit heureux dans la cuisine d'une maison douce et accueillante, choyé par une servante au grand cœur. Les vacances d'été les font se déplacer dans une grande propriété, au bord de la Loire. Pour notre héros, c'est la bouleversante découverte de la liberté. De retour en ville, il ne peut plus supporter d'en être privé et s'enfuit en sautant par la fenêtre. Il est tombé rudement sur le sol, des quatre pattes et du ventre. Mais il s'est aussitôt relevé, et l'orgueil de son évasion est monté en lui comme une flamme.

Le chat découvre alors la vie sauvage et la terrible lutte pour survivre, dans la forêt. Il traverse les pires souffrances : l'hiver, la faim, les autres animaux, la férocité des chasseurs. Blessé à mort par un piège à loup, il revient mourir dans la propriété où il fut si heureux, au bord de la Loire. C'est le printemps, ses maîtres s'y trouvent et parviennent à le sauver. Mais Rroû repart : son goût pour la liberté est plus fort que tout.

Un miaulement impératif m'oblige à m'interrompre. Notre chat inconnu se tient devant la porte d'entrée. Nous nous levons pour lui ouvrir et le regardons s'éloigner, puis disparaître en direction des bois. La nuit ne va plus tarder, il commence à faire froid.

ANNE WIAZEMSKY.

PREMIÈRE PARTIE

1.

Le creux de sacs

Ils étaient, dans le creux de sacs, peut-être quatre, peut-être cinq chatons d'un tas, encore moites de leur mise au monde. La mère, une mince chatte bigarrée, s'allongeait à travers eux, tout le corps détendu, les flancs plats, une lueur fiévreuse dormant dans ses prunelles.

Elle se courba d'un mouvement lent et las, flaira les petites têtes aveugles et commença de les lécher : tantôt l'une, tantôt l'autre, une noire, une blanche, et de menus crânes invisibles qui cédaient doucement sous sa langue. Ils miaulaient déjà pêle-mêle, ou plutôt vagissaient à grêles plaintes acides en bougeant sous le ventre tiède.

C'était, autour de la nichée, la pénombre sèche d'un grenier, son silence sonore où craquait par instants le bois d'un chevron en travail, où filait sur une raie de plancher le trot d'une souris maraudeuse. La mère chatte semblait ne point l'entendre : elle continuait de lécher ses petits du même mouvement de cou monotone.

Eux, déjà, poussaient leur tête sous la caresse : une noire, une blanche, ces deux-ci plus hardies, plus avides de chaleur et de vie. Et tout à coup

plongeant dans l'épaisseur du poil, tâtonnant des pattes, du museau, ils trouvaient les tétines et goulûment se gorgeaient de lait.

Il n'y avait que cette tiédeur, ce poids flexible et doux qui continuait de se courber sur eux, et, dans leur amas vagissant, ces tâtonnements sans cesse répétés vers les mamelles nourricières. La nuit venait, une transparente nuit d'été qui s'assombrissait très lentement à la vitre carrée du châssis, et peu à peu, tandis que le grenier se comblait de ténèbres, redevenait plus claire contre la vitre, la traversait d'une blancheur bleue de lune.

Parfois la chatte, levant la tête, attachait ses prunelles à cette blancheur tranquille, la humait longuement de ses narines froncées, se tendait toute vers de lointains appels. L'épaisse chaleur du jour stagnait, captive, sous le toit. La chatte retombait dans la moiteur du nid ; mais ses yeux grands ouverts luisaient encore au cœur de l'ombre.

Et le jour revenait avec le frais de l'aube, la flèche dansante d'un premier rayon, et le torpide éclat, sous les ardoises surchauffées, d'un soleil de plein été. Il arrivait, de loin en loin, qu'un pas lourd fit trembler les lames du plancher : une grande ombre passait le long des sacs alignés, soulevait l'un d'eux et s'éloignait, grandie encore de son fardeau. Et d'autres fois, vers le milieu du jour, cette ombre s'arrêtait tout près de la portée blottie, puis une autre et encore une autre, aussi hautes, aussi opaques, dressées contre la lumière. Et ces ombres se penchaient jusqu'à toucher le creux de sacs,

et d'étranges bêtes agiles et douces s'insinuaient parmi les chatons, caressaient la nuque de la mère qui ronronnait sous leur frôlement.

Elles s'écartaient enfin, dans le reflux doré du soleil. Il y avait alors, posée sur la pile de sacs, une assiette pleine de pâtée : la mère mangeait, le col tendu et les oreilles un peu couchées.

Les ombres revenaient de plus en plus souvent. Et lorsqu'elles étaient là une rumeur les environnait, non point de cris de menace ou d'appel, mais de voix rauques et rudes qui faisaient frissonner les échines. Et le toucher des agiles bêtes nues recommençait de couler dans le nid : on se sentait brusquement saisi, emporté, éperdu de détresse et de vertige. Les pattes écartelées, la queue raide, on piaulait désespérément ; on entrouvrait des paupières blessées par le jour aveuglant sur des prunelles d'un bleu laiteux, aussitôt dérobées qu'entrevues.

Les hommes, l'un après l'autre, soulevaient les chatons, les haussaient jusqu'à leurs visages. Les voix montaient, plus brutales encore, avec des sonorités profondes dont le frisson, maintenant, traversait toute la chair.

« Celui-ci?... Oh ! non, laissez-le : comme il est drôle avec sa tache sur l'œil ! Et ce petit, noiraud comme un grillon ! Et ce blanc, est-il blanc, l'amour !... Alors lequel ? Je ne sais plus. »

On était pris, déposé, repris. On se sentait en proie à une force terrible, à une menace sans recours. La mère, attentive et muette, ne quittait pas des yeux le mouvement des mains où pen-

daient les petits corps. Sa tête tournait au gré des puissants gestes des hommes, et vraiment elle avait un visage, hanté d'une angoisse implorante où demeurait, quand même, on ne savait quelle foi obscure.

Deux chatons seulement, un noir, un blanc, se blottissaient à présent contre elle. Des vides froids, un moment, avaient comme élargi le nid. Mais le creux s'était tôt refermé sur la mère et les deux petits, aussi tiède, aussi enveloppant. Et l'assiette était là tous les jours ; et les chatons jumeaux étaient à longues lampées qui soulageaient les mamelles gonflées.

Ce fut le noir qui vit clair le premier. Il soutenait déjà, sans cligner, la lumière du plein jour, que le blanc gémissait encore et plissait douloureusement le front quand son éclat le surprenait. Un matin, tous deux cherchèrent en vain la chaleur du corps maternel. Le chaton noir, debout au bord du creux de sacs, tendit le cou, flaira, l'échine un peu tremblante. L'autre geignait à son habitude et de détresse tenait ses yeux ouverts.

Le noir, sans un regard vers lui, s'avança davantage à l'extrême bord du nid abandonné. La toile lâche s'évasait, coulait dangereusement sous ses pattes : il les raidit, crispa ses petites griffes juste au moment où elle cédait. Tête en avant il bascula, dégringola, se retint, reprit sa glissade cramponnée, et se trouva piété sur l'immensité du plancher.

La queue droite, il partit devant lui.

2.

Le magasin

Ce qu'on appelait « le magasin » était une enfilade de hangars, de quais et d'entrepôts, de garages et d'anciennes écuries qui tournaient autour d'une cour. C'était un monde de pierres et de charpentes, encombré de caisses et de sacs, bourdonnant de moteurs, de voix, résonnant du frappement des battes qui heurtaient la panse des futailles, du brimbalement des bidons de fer-blanc.

Dès l'aube les livreurs arrivaient, tournaient leurs manivelles de mise en marche. Les énormes camions trépidaient, évoluaient dans la cour en menaçant les murs, s'engageaient enfin sous le porche dont leur bâche éraflait le faite. Des manutentionnaires chargés faisaient plier les planches noires des quais, ouvraient des trappes, manœuvraient des treuils. Des commis, un crayon fiché derrière l'oreille, « rappelaient » à pleine voix les marchandises des tournées. Un comptable en veston surgissait, passait au trot, disparaissait vers l'arrière-cour des tonneliers. Et tous ces hommes se hélaient, juraient, gesticulaient, menaient pêle-mêle un train de folie et faisaient un vacarme effrayant.

Le chaton noir se coulait au pied des murs, cherchant l'ombre des coins perdus, la paix des magasins vides. Son nez grenu, un peu mouillé, se fronçait aux odeurs de la cour. Chaque fois qu'un bruit plus violent sursautait à travers la rumeur, il se rasait contre le pavé, le cœur soulevé d'une brusque chamade. Mais bientôt son cœur s'apaisait ; il reprenait sa quête, les pattes feutrées et les narines bougeantes.

Les premiers jours, les greniers l'avaient vu trotter sous leurs chevrons, s'affairer d'un mur à l'autre et revenir au creux de sacs. Il demeurait en bas, la tête dressée, et miaulait d'inquiétude vers le nid abandonné. Sa plainte grêle se prolongeait dans le silence, recommençait, tenace et bientôt coléreuse. Enfin la chatte apparaissait au seuil, le cueillait dans sa gueule et d'un saut l'enlevait jusqu'au nid.

Tout était bien. Il avait retrouvé sa place, contre le chaton blanc, dans la courbe du ventre soyeux. Il s'endormait, quiet, dans la douce chaleur familière. Mais très vite, à travers son sommeil, une sensation de vide et de froid revenait le tourmenter : la mère était partie encore, l'attrait du creux de sacs cessait brusquement d'exister.

Il savait à présent comment sauter sur le parquet, couler la tête basse en se retenant à peine. Cela devenait un jeu, il éprouvait chaque fois la même surprise ravie à se sentir détaché du nid, à revoir devant soi tant d'espace. Et tout de suite le grand bruit de la cour montait à travers le plan-

cher, l'appelait à lui, l'envoûtait brusquement d'une curiosité terrifiée.

Les longues journées d'été n'étaient plus assez longues pour tant de passionnants voyages. Il avait découvert l'escalier, ses marches innombrables dont chacune proposait un exploit. Il s'habituaît, dévalait d'une étape au lieu de s'arrêter, après chaque saut, pour reprendre ses esprits. Il traversait le quai, gagnait la cour, et se coulait le long des murs au cœur de la terrible et grisante rumeur.

On revoyait toujours les mêmes choses, les deux baquets dressés près de la porte, la femme qui rinçait des bouteilles, le portail nu au bord duquel on s'aplatissait tout à coup.

Le portail étalait sa largeur redoutable. Il fallait se ramasser sur soi-même, tendre ses muscles en profondeur et balancer doucement l'échine, de droite à gauche et de gauche à droite. La force montait, gonflait les fibres, possédait tout le corps d'un élan intérieur qui le soulevait, déjà irrésistible, sans qu'on en pût rien voir que ce lent balancement sur place. Et la hardiesse montait avec la force, et s'unissait à elle pour déclencher ce saut, ce bond, pour vous lancer avant toute pensée de l'autre côté du portail. C'était ainsi : on était de l'autre côté ; on n'avait que trois pas à faire pour entrer dans l'ancienne écurie.

Depuis longtemps, il n'y avait plus de chevaux. Mais l'odeur des puissantes bêtes restait enclose entre les murs salpêtrés. On griffait les bat-flanc des box, on grimpait dans les mangeoires. Des

brins de foin pendaient encore à leurs barreaux, chatouilleurs et fantasques, avec lesquels on jouait interminablement, oublieux de la cour, du grenier, de la mère disparue et du frère blanc abandonné.

Tout est possible, grâce à ces barreaux robustes : se coucher, se renverser, basculer sur le dos et sombrer exprès dans le vide. On se rattrape toujours, des deux pattes, d'une seule patte, d'une torsion du col ou des reins. Et toujours ces longues pailles qui vous frôlent le poil, vous agacent les oreilles, vous provoquent, se prêtent à tous les caprices du jeu.

Le chaton noir délire de joie, d'énervement. Il coule dans la mangeoire, vise de loin l'un des brins qui étincelle comme une flammèche. Dans la pénombre de l'écurie, ses prunelles luisent d'un éclat vert, d'une changeante phosphorescence qui se glace et se dore tour à tour. Il volette, à travers les barreaux, pareil à quelque ténébreux follet. Et soudain il s'apaise, redescend vers le sol d'une glissade presque nonchalante, dédaigneux des brins de foin bougeurs, en quête d'une ivresse nouvelle.

Il trouve toujours, à l'instant même où se lève son désir : ce sont les cuirs de la sellerie qu'il mordille en bavant d'aise, les lourds colliers pendus à la muraille, leurs plaques de cuivre, leurs flocons de laine bleue. C'est un trou entre deux moellons qui l'arrête violemment au passage, haletant d'avoir surpris une affolante odeur inconnue.

Et pourtant il la reconnaît, ou plutôt reconnaît l'anxieux plaisir qui le bouleverse. Il se tapit dans la

Dépôt légal : mars 2010.

N° d'édition : 172807.

N° d'impression : xxx.

Imprimé en France.



Rroû

Maurice Genevoix

Cette édition électronique du livre *Rroû*
de *Maurice Genevoix*

a été réalisée le 20 novembre 2010
par les Éditions de La Table Ronde.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en février 2010 par Darantière (Quetigny)
(ISBN : 9782710331728)

Code Sodis : N430364 - ISBN : 9782710365617

Numéro d'édition : 172807